

Commentaires de la réunion du 8 décembre 2020

CARRINO Luigi Romolo, *La buona legge di Mariasole* (e/o, 2015, 210 p.)



C'est l'histoire de l'ascension d'une femme au sein de la mafia napolitaine, la Camorra, et atteignant le plus haut poste de cette organisation. Ce sont les années 2000.

C'est l'histoire d'une femme qui n'a rien choisi de sa vie : « Ne pas pouvoir désirer autre chose que ce qui a été décidé ». Elle espérait une vie paisible mais épouse, fille et belle-fille de camorristes, elle succèdera à son mari assassiné. Pour échapper aux rivalités et surtout au pouvoir des hommes, elle sera condamnée à gravir tous les échelons sans éviter les règlements de compte, les tortures, les assassinats.

C'est aussi l'histoire d'une autre femme, sa belle-mère qui, elle, opère dans l'ombre. Elle recycle l'argent de la drogue et s'en sert pour corrompre les institutions. Ces deux femmes sont aussi des mères qui cherchent à protéger leur fils. Ce n'est pas une histoire sur la mafia, mais l'histoire de destins qui s'entrecroisent, de vies prédestinées dont la seule échappatoire est la mort : sans choix, sans alternative.

Une écriture incisive, forte et déterminée, mêlant italien et napolitain, donne à ce roman un relief assez sombre. Rien d'autre n'existe que cet enfermement qu'est la Camorra.

Micheline DROUET

DE LUCA Erri, *Impossible* (Feltrinelli, 2020, 120 p. trad. Danièle Valin, titre it. : *Impossibile*, Feltrinelli, 2019)



Lors d'une promenade en montagne, un homme tombe dans un ravin. L'homme qui le suit découvre le corps et appelle les secours.

L'enquête démontre que ces deux hommes se connaissaient, qu'ils étaient amis et compagnons de lutte révolutionnaire quarante ans auparavant, jusqu'à ce que l'un, "repenti", livre ses camarades de cellule, les condamnant à la torture et à de longues années de prison. Pour le juge, la coïncidence que les deux hommes se soient rencontrés par hasard est impossible et il veut faire avouer à l'accusé un crime prémédité.

Le livre est construit selon deux formes littéraires très différentes : un dialogue, l'interrogatoire de l'accusé par un magistrat et, intercalé entre ces chapitres, des lettres que l'accusé écrit à la femme qu'il aime sans jamais les lui envoyer. Les protagonistes ne sont jamais nommés ce qui leur donne une dimension universelle.

L'ouvrage explore plusieurs thèmes : la passion pour la marche en montagne, le goût de la solitude mais surtout l'engagement politique et la fidélité à ses idéaux, l'amitié et la trahison.

C'est un livre très dense qui en 172 pages raconte un pan de l'histoire italienne (les années de plomb), le parcours d'un homme et la découverte par le jeune juge de l'engagement d'une partie de cette génération « la plus poursuivie de l'histoire de l'Italie ». On rencontre la curiosité, l'envie de découvrir et de comprendre une époque révolue, puis petit à petit l'admiration et la fascination du magistrat pour l'accusé.

On reconnaît dans ce livre les engagements d'Erri De Luca, sa vie d'ouvrier, ses goûts pour la littérature et la poésie. L'amour pour une femme, raconté dans les lettres, est en revanche quelque chose de nouveau dans son œuvre.

Ce livre magnifique se lit aussi comme un polar : coupable ou non? Possible ou impossible?

Sylvie MARY

GINZBURG Natalia (1916-1991), *Les voix du soir* (Flammarion, 1992, 150 p. trad. Nathalie Bauer, titre it. *Le voci della sera*, Einaudi, 1961)



Une mère et sa fille Elsa, la narratrice, se promènent dans les rues de leur petite bourgade proche de Turin. Leur conversation est une série de réflexions et de jugements sur les personnes croisées. Tout est très banal.

Elsa qui a 27 ans habite chez ses parents Elle est considérée dans le village comme hautaine et un peu dédaigneuse. Le père est le notaire de l'usine locale. On a droit au portrait de Bouboule, propriétaire de l'usine. Il a des propos spéciaux sur sa famille, et sur son successeur, Faluche qu'il a choisit en dehors de sa parentèle. Il apprécie ses qualités pour la gestion de l'usine, mais n'aime pas du tout le personnage. Bouboule porte des jugements sur tout son entourage dans un style vif et alerte.

Le déclenchement de la guerre en 1940 va bouleverser toute cette société. En 1943 Faluche, qui avait adhéré au fascisme, doit se réfugier en Suisse.

La narratrice nous conte avec force détails tous les changements survenus dans cette société. Et surtout chez les enfants, les parents, et les descendants de Faluche. Le style est truculent et ce livre se lit avec un très grand plaisir.

Il semblerait que cette description se fasse sur une année, mais avec tous les retours en arrière nécessaires.

Geneviève BONNEFOY

MASINO Paola (1908-1989), *Nascita e morte della massaia* (1945, Feltrinelli, 230 p. trad. fr. par Marilène Raiola : *La Massaia : Naissance et mort de la fée du foyer*, La Martinière, 2018)



Cela commence comme un conte : la massaia qui sera toujours désignée par ce nom, s'entête dans son enfance et son adolescence à vivre dans une malle au milieu de chiffons, croûtons de pain et débris divers. Réfugiée dans cette enveloppe malodorante, elle résiste aux injonctions de sa mère qui voudrait la voir rejoindre une vie normale au sein de sa famille riche. On finit par la considérer comme un meuble. Mais le lecteur ne peut s'y tromper : les pensées mortifères qu'elle développe, ses réflexions sur la naissance et la mort, sont les ferments d'une révolte prochaine à l'occasion d'un changement de statut.

Ce changement intervient lorsqu'elle se résigne à rejoindre la vie en société. Cette "deuxième naissance" la verra se transformer en une sorte de princesse à marier en l'honneur de laquelle les parents organisent un bal. Elle accepte d'épouser un oncle et se révèle autoritaire et décidée comme se doit de l'être une maîtresse de maison consciente de son devoir. Elle va donc régner sur la demeure de son vieil époux d'une façon extrême et extravagante.

Ce récit inclassable se développe à travers divers types d'écriture : monologue intérieur, conte, comédie loufoque, mémoires, avec mélange de réel et de surnaturel, de passages oniriques ou carnavalesques. L'auteur utilise très souvent les ressorts du comique et de l'humour.

Tous ces procédés permettent la dénonciation d'une société arriérée et injuste qui emprisonne les femmes de tous les milieux dans un rôle préétabli et approuvé par l'Église.

Dans la massaia, cette fée du logis que tout le monde admire, gronde une irrépressible révolte ; elle assume son rôle dans la souffrance et tente par moments de s'en évader. Mais va-t-elle réellement parvenir à échapper à son destin ?

Lire un tel roman n'est pas de tout repos: l'irruption du surréalisme, les changements de tons et de types d'écriture ont de quoi surprendre ; mais le lecteur ne peut qu'admirer l'extrême modernité de l'œuvre écrite en pleine époque fasciste, la richesse des moyens mis en œuvre pour approcher la réalité que dénonce Paola Masino.

Danielle FUSTÉ

OSSOLA Carlo, *Trattato delle piccole virtù. Breviario di Civiltà* (Marsilio, 2019, 120 p. édition française : *Les vertus communes*, Les Belles Lettres, 2019, 104 p.)



Carlo Ossola, professeur au Collège de France, auteur de ce Traité des Petites vertus, bréviaire de conduite civilisée, nous propose ici en 70 pages un essai nourri d'une grande culture et pimenté d'humour, dans un genre très répertorié depuis l'Antiquité chez les moralistes. Il prend modèle sur le *Tratatello sopra le virtù piccole* de Giovan Battista Roberti (1719-1786 né et mort à Bassano) qu'il nous donne à lire dans une postface de 30 pages. Carlo Ossola est lui-même philologue, historien de la littérature et critique littéraire.

Son Bréviaire évoque pour nous *Le petit traité des grandes vertus* d'un philosophe français contemporain, André Comte-Sponville (PUF 1995) dont le succès se perpétue actuellement, ce philosophe s'étant beaucoup exprimé cette année dans les média à propos du Covid et du confinement. En ces temps d'individualisme forcené Carlo Ossola nous entraîne dans un voyage aisé en douze étapes, douze vertus nécessaires pour bien vivre ensemble, à la façon d'un Montaigne qu'il cite souvent, guide modeste et savant pour "devenir un peu plus humains".

En tête de chacun des chapitres, une anecdote ou une citation, imprimée en italique, aussi bien sur un de ses voyages en avion (chap.1 *Affabilità*) que dans un bus napolitain (chap.10, *Pacatezza*), que sur un propos de Roger Caillois sur Sisyphe (chap.11 Constanza), ou sur un aphorisme de Virgile en écho avec un précepte de l'Evangile (chap.2 *Discrezione*).

Pour illustrer sa pensée cet universitaire sympathique de 74 ans se réfère à tous les domaines d'une culture européenne et internationale, arts et lettres d'hier et d'aujourd'hui sans oublier le cinéma, depuis St Augustin, Victor Hugo, Adorno, Akira Kurosawa jusqu'à Léonard Cohen et bien d'autres, tout cela dans un italien facile.

Et selon lui, le personnage qui rassemble la plupart de ces douze petites vertus c'est Geppetto, le père de Pinocchio : bienveillance, attention aux autres, constance, amabilité... (chap. final sur la générosité). Enfin, sachez que cet érudit plongé dans le cours du monde et du Covid vient de publier douze autres *Virtutes epidemicae**, "*vertus minimes* pour nous introduire à la richesse de l'inaperçu de nos vies". Joli conseil, non ?

Nicole ZUCCA

PIPERNO Alessandro, *Dove la storia finisce* (Mondadori, 2016, 270 p., trad. Fanchita Gonzalez Batlle : *Là où l'histoire se termine*, Liana Levi, 2017, 300 p.)



Alessandro Piperno est né en 1972. Diplômé en littérature française, il enseigne le français à Rome. Depuis 2006 il a déjà écrit 4 romans, dont l'un, *Inséparables*, a reçu le prix Strega en 2012 (commentaire sur le site Afivi).

Marié, il a cependant organisé sa vie (c'est lui qui le dit dans une interview) pour ne pas avoir d'enfant. Ce qui rend d'autant plus intéressante la vision qu'il en a dans ce dernier ouvrage. Grand amateur de Proust, il a vu son roman décrit (Atout livre, Paris) comme une "telenovela proustienne", dont je me demande encore ce que ça signifie !

Soigneusement construite en trois parties et un épilogue, comme une tragédie antique, l'histoire nous raconte la vie mélangée de plusieurs personnages, dont chacun se voit tour à tour, une ou plusieurs fois, gratifié d'un chapitre où l'auteur s'efface derrière les impressions et réactions des personnages – c'est très à la mode.

Le personnage principal, Matteo ZEVI, est un séducteur polygame et inconséquent, qui a deux enfants de deux femmes différentes (quatre femmes en tout), obligé de s'exiler en Amérique pour échapper à un prêteur menaçant. Sa deuxième compagne, Federica, bien qu'abandonnée sans préavis, n'a jamais cessé de l'aimer, et l'attend... depuis 16 ans. Il revient alors pour voir et elle et surtout ses deux enfants. Ceux-ci refusent de le rencontrer. L'aîné, Giorgio, est devenu le riche directeur d'un restaurant en vogue ; la cadette, Martina, doctorante, a épousé un fils de bonne famille bien riche et

bien bourgeoise. L'idée serait de réconcilier tout ce monde, et il est difficile de parcourir tous les détails des réactions des uns et des autres et avec ce père ou mari et avec leurs familles actuelles. Disons simplement que c'est remarquablement écrit autour du thème de la filiation et du sentiment amoureux, qu'une critique de la bourgeoisie juive est aussi sournoise qu'incisive, et qu'on perçoit à travers cette étude de mœurs pourquoi l'auteur a redouté d'assumer une quelconque paternité. Ce roman se lit d'un seul trait avec un grand intérêt jusqu'à la surprise finale de l'histoire, qui n'est peut-être après tout qu'un commencement.

Claudine LAURENT

QUARANTOTTI GAMBINI Pier Antonio (1910-1965), *L'Onda dell'incrociatore*, (1947, Mondadori 2019, 200 p., trad. Michel Arnaud : *Les régates de San Francisco*, Gallimard, 1949)



Originaire d'Istrie, proche d'Umberto Saba, Quarantotti Gambini publie en 1947 *L'onda dell'incrociatore* (*La vague du croiseur*) qui sera traduit sous le titre *Les régates de San Francisco*, titre repris en 1960 par Autant-Lara pour son adaptation cinématographique.

Ario et Berto, deux jeunes garçons en culottes courtes, sont nés et ont grandi dans le *mandracchio*, sur deux pontons qui se font face. Deux pontons qui ressemblent à deux petites villas flottantes adossées à la jetée qui fait face au phare de la Lanterne. Deux pontons. Deux amis qui partagent jeux, rêves et fantômes. Car il y a aussi Lidia, la sœur de Berto, un peu plus grande, « *una ragazzetta cresciuta sui pontoni* » et qui saute d'une passerelle à l'autre, avec une grâce infinie. L'architecture de ce petit port de plaisance qui héberge le cercle nautique et ses canotiers est un observatoire idéal pour les regards curieux, troubles ou amoureux qui suivent la petite robe bleu ciel qui apparaît et disparaît au détour d'une coursive, d'une balustrade, d'un vestibule. Le lieu se prête aussi à ces jeux où il n'est pas interdit de contraindre Lidia à s'étendre nue sur la tôle brûlante d'une épave et à se réjouir de sa soumission où il est même permis de déceler une secrète jouissance.

Dans ce monde cruel et fascinant de l'enfance va soudain surgir Eneo, un champion, un athlète. Sur cet objet de tous les désirs, viril, mystérieux, ambigu, vont se cristalliser les attentes, les déceptions, les frustrations - absence du père pour Ario -, les pulsions - besoin d'un homme pour la mère si peu mère d'Ario -, la jalousie également distribuée. Le piédestal du « divo », ébranlé par le désir de vengeance, résistera-t-il à cette lame de fond que les croiseurs de retour de la campagne d'Afrique vont soulever dans le port, participant ainsi au naufrage de l'enfance ?

Dans ce récit où la fine analyse psychologique est confiée à la voix intérieure d'Ario, qui souffre à démêler le vrai du faux, la mer est aussi personnage : elle nourrit les rêves d'évasion, elle fait bouger les lignes et prend aussi le visage du destin. L'écriture est à son image, fluide, mouvante et captivante.

Louissette CLERC